

Une enfance difficile

De mes premières années auprès de mes parents, je ne garde que peu de souvenirs. J'avais à peine trois ans lorsque je les ai quittés : d'abord pour des raisons de santé, puis parce que ma garde (ainsi que celle de mes frères et sœurs) leur a été retirée. Tous deux alcooliques nous élevaient en effet dans un taudis, chemin Rigal à Bordeaux. Nous logions dans une pièce unique et dormions tous dans le même lit. De cette époque, je ne me souviens que de peu de choses, si ce n'est du nom du commerçant (ou du bistrot, je ne sais plus), « chez Savel », où ma mère allait acheter son vin en vrac. Je revois également le chemin de fer situé au bout du chemin, sur lequel passait chaque jour en fin d'après-midi un train bondé de soldats allemands qui nous jetaient au passage des boules de pain qualifié par mes frères de « pain noir ». Je ne sus que plus tard qu'il s'agissait en fait de pain de seigle. Je me rappelle aussi ce jour où je découvris ma sœur Huguette inanimée, ses grands yeux bleus ouverts. J'étais seul avec elle, ma mère était dans la roulotte de la bohémienne d'à côté, mes frères partis pêcher la grenouille à Bordeaux-lac.

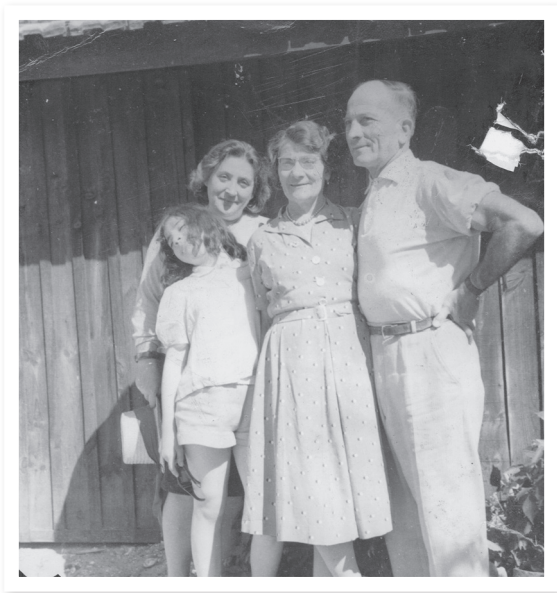
De mes parents, je ne sais rien, ou presque. Mon père, Fernand Lavigne, était docker, comme le furent avant lui son père Georges, ses frères et plus tard ses fils (sauf

moi). Ma mère, Marguerite Broca, l'avait épousé en 1928, avant de donner naissance à treize enfants (six filles et sept garçons), entre 1928 et 1953. Elle ramenait quelques sous à la maison en tressant cet osier dont on enrobait alors les bonbonnes. C'était une belle femme, de souche bohémienne espagnole, avec de grands cheveux bruns. Tous deux buvaient et se bagarraient beaucoup. La famille de mon père accusait ma mère de l'avoir entraîné dans l'alcool, mais je ne suis pas certain qu'en tant que docker il ait eu besoin d'elle pour s'y mettre !

Arrivé en sixième position dans la fratrie, je suis né le 14 mai 1937, peu de temps après le décès de celui qui m'avait précédé, Jacques, dont on me donna le prénom. À l'âge de trois ans, je devais quitter le foyer de mes parents pour ne jamais y revenir. Hospitalisé à la suite de ce qu'on croyait être une indigestion de mélasse certainement ramenée du port par mon père, les médecins me diagnostiquèrent en fait une diphtérie contagieuse qui faillit bien me tuer. Je passai là deux années, dont je garde quelques images : une chambre vitrée et un petit lit en fer forgé peint en blanc aux barreaux desquels j'accrochais mes crottes de nez, m'attirant ainsi la colère des bonnes sœurs à cornettes qui nous soignaient. Je me souviens aussi des carottes et des navets qu'on nous servait en guise de repas en cette période d'occupation allemande. Un

régime alimentaire qui ne parvint pas à me retaper : rachitique au dernier degré, je pesais à peine onze kilos à cinq ans. D'après certains, on aurait pu mettre mes deux jambes dans le canon d'un fusil à deux coups ! C'est sur l'insistance de ma grand-mère Lavigne, qui pensait que j'allais mourir si je restais à l'hôpital, que Georgette, une soeur aînée de mon père, vint me chercher. Elle était alors mariée à Charles Catusse et ne pouvait pas enfanter. Mes parents avaient en effet été déchus du droit de garde de leurs enfants. Mes frères et sœurs eurent la chance d'être placés en familles d'accueil, moi la malchance d'être récupéré par cette tante qui me détestait tout autant que ma mère, nous traitant de « sale race maudite ». Les Catusse tirèrent pourtant beaucoup d'avantages de m'avoir adopté. Grâce à ça, ils furent notamment toujours logés gratuitement : soit par leurs patrons, soit par les curés. Je partis donc habiter chez eux, au 91 de la rue Frère à Bordeaux (quartier des Chartrons). Nous devions être en 1942. Si, au départ, je fus un enfant gâté, les choses changèrent rapidement, au point de me traumatiser durablement. Ce qui fait que, bien qu'ils m'aient obligé à les appeler « papa » et « maman », ces deux-là ne sont rien d'autre dans mon cœur que le père et la mère Catusse.

Nous logions dans un petit immeuble en pierre d'un étage au rez-de-chaussée duquel se trouvait un bar.



Le père Catusse, la mère Catusse
et ma marraine, Marguerite Gaspard
(à gauche), en 1963



À Marcheprime en 1942

Les Catusse évitaient soigneusement de parler à ceux qui le fréquentaient et en particulier à sa patronne, qu'ils appelaient « La Mora ». Il y avait également à proximité de chez nous un garage occupé par des Allemands : je me souviens que je bombais le torse en passant devant ! Le petit deux-pièces que nous occupions à l'étage était doté d'un cagibi dans lequel on m'enfermait chaque fois que je faisais pipi au lit, ce qui était plutôt fréquent. J'étais alors puni au pain sec et à l'eau le temps d'un repas.

Le père Catusse travaillait à l'imprimerie Delmas, située près de la place Saint-Christoly et de la cathédrale Saint-André. Peu de temps après mon arrivée, Louis Delmas, propriétaire de l'imprimerie, envoya quelques-uns de ses salariés travailler comme forestiers dans une forêt de pins à Marcheprime, afin de leur éviter le travail obligatoire (nous étions alors en pleine guerre). Cette période fut sûrement la plus heureuse de ma petite enfance : j'étais gâté par l'ensemble du personnel et me souviens encore des mélodies de banjo jouées par le cuisinier, un homme de couleur. Quelques mois plus tard, nous revînmes à Bordeaux. Là, une nouvelle vie commença pour moi. Je fus scolarisé dans une institution religieuse (St Louis), dans une classe mixte dans laquelle il y avait de jolies petites filles : j'ai encore en mémoire la frimousse de l'une d'elles qui me plaisait beaucoup ! J'étais alors bon élève

et régulièrement distingué d'une croix d'honneur à ruban rouge que je portais fièrement sur la poitrine. Le jeudi matin, jour de relâche, je me levais plus tard. J'aimais rester au lit écouter le fond sonore qui émanait du ventre de la ville : les bateaux du port, les véhicules à gazogène, les klaxons couineurs, les sabots du gros cheval qui tirait le fourgon vert foncé contenant les barres de glace livrées à « La Mora ». Sans oublier les marchands ambulants : ceux qui vendaient à la criée « les bons Royans d'Arcachon » (des sardines), les marchands de peaux de lapins séchées qui faisaient à l'époque office de fourrures sur les manteaux, les écharpes et les bonnets, et les marchands des quatre saisons.